



## I can't breathe.

Le 26 février dernier, il y a trois mois, il y a un siècle, nous nous pressions gaiement dans le cocon de la bien nommée « Librairie idéale », rue Clerc, pour la signature de Nuits d'été à Brooklyn, le dernier roman de Colombe Schneck, paru chez Stock.

« Ce livre est le récit d'une enquête. C'est une histoire de haine et une histoire d'amour », nous indiquait le quatrième de couverture. J'étais d'autant plus curieuse et pressée de le découvrir que j'avais aimé la maestria avec laquelle l'auteure avait utilisé son savoir-faire journalistique pour remonter le temps et exhumer des secrets de famille, dans une perspective intime avec la grande histoire -L'incroyable Monsieur Schneck (2006), Les Guerres de mon père (2018)-.

La Tendresse du crawl (2019), roman d'un amour déçu et pourtant bienfaisant, m'avait cueillie par surprise et je l'avais dévoré d'une traite.

C'est donc avec la satisfaction de tenir entre les mains, avec mon exemplaire dédicacé, la promesse de beaux moments de lecture que je quittais la Librairie idéale, un peu grisée par une coupe de champagne, contente des embrassades échangées comme un défi à ces grognons qui nous annonçaient une pandémie et nous enjoignaient de ne plus nous toucher les uns les autres.

Colombe Schneck, une fois de plus, m'embarqua sans préavis dans son histoire de vie, zoomant au fil de son enquête sur cinq époques, 1903, été 1991, cœur du roman, 2001, 2012 et 2016, et trois lieux : New-York, Paris et Kichinev, en Moldavie aujourd'hui, en Bessarabie au début du vingtième siècle, lieu de pogroms qui décimèrent la communauté juive et poussèrent les survivants, dont la famille de l'écrivaine, à se réfugier vers l'Ouest.

« Nuits d'été à Brooklyn » est l'histoire d'une rencontre amoureuse et intellectuelle, d'une énorme et nécessaire bouffée d'air, entre une journaliste débutante, parisienne, jeune, rêveuse, blanche et juive, de famille intello-cossue, et un intellectuel afro-américain mûr, fascinant, en manque d'amour. C'est une histoire tristement impossible, car elle se cogne à l'insupportable réalité sociale qui transforme le beau en un amour interdit, car contraire à toutes les lois stupides et implicites : adultère, âge, religion, milieu social, couleur de peau ; car elle est confrontée à la brutalité et au racisme omni présents qui conduisent à la tragédie intime et sociale.

Je voulais laisser cette lecture décanter quelques jours dans ma tête avant de vous en parler.

Le sale virus nous est alors tombé dessus, balayant nos dénis et nos intentions d'avant.

Ce matin le cœur serré, je pensais aux dernières paroles de George Floyd, assassiné par des policiers blancs malgré les cris des passants en plein Minneapolis, en pleine rue, en plein jour, et implorant : I can't breathe.

Je revoyais ces deux photos côte à côte : l'assassinat de George Floyd, et le footballeur un pied à terre pendant l'hymne américain, avec ce titre résonnant comme un constat désespéré : That's Why.

Je me demandais sur quoi cette violence, que je comprends ô combien, et pourtant réproche, allait aboutir au vu de ceux qui s'expriment le plus fort : entre un Trump prêt, pour se faire réélire, à emmener son pays à la guerre civile et le monde à un cataclysme ; et une Alice Walker, auteure du best seller la Couleur pourpre, dont je découvre avec consternation ce matin qu'elle encense les théories conspirationnistes et soutient leur porte-parole britannique David Icke quand il affirme

que « *le coronavirus avait été créé par la dynastie bancaire juive des Rothschild* » et que l'État d'Israël mettait à profit la pandémie « *pour tester sa technologie* ».

Il est urgent, me disais-je, de lire ce si actuel « *Nuits d'été à Brooklyn* ». et j'ai eu très envie de vous le recommander.